

XIème Rendez-vous International des Forums VIIème Rencontre Internationale de l'École de Psychanalyse des Forums du Champ Lacanien

29 JUIN - 03 JUILLET

2022

Paseo La Plaza - CABA
Av. Corrientes 1660

Buenos Aires
Argentina

Rencontre d'École jeudi 30 juin 2022 à Buenos Aires, Prélude

Tout corps est politique

Leonardo Leibson

La pratique psychanalytique n'est pas une technique corporelle. Cependant, la scène analytique comprend des corps. Au pluriel. Celui de l'analysant. Et celui de celui qui tient la place de l'analyste.

Ce sont les corps que la psychanalyse met en scène à partir de la découverte freudienne qu'il y a des corps qui ne connaissent pas l'anatomie. Ce sont ceux que, à leur tour, la médecine ne connaît pas.

Ceci, à partir de ce moment, implique de révéler et d'établir une politique des corps, et d'inclure les corps comme faits de langage. En d'autres termes, comme des faits politiques.

Chaque corps se compte au un par un, mais le corps n'est ni un ni seul. Parce que chaque corps s'étend dans plusieurs dimensions.

Pour Freud, le corps est produit dans le jeu fragmenté et dansant des mouvements des pulsions. Il y trouve le rythme, la tension, la détente. Plaisir, déplaisir et la limite pour un au-delà du principe de plaisir. Il y a du corps dans le symptôme - aussi dans l'angoisse - où Freud a su lire les modes de satisfaction. Il y a un corps à partir de l'acte qui engendre le narcissisme et son moi. Sa majesté l'enfant, idéal des idéaux, répétant les rêves grandioses de ses parents.

Il y a des corps chez Lacan. Celui qu'il risque d'appréhender, d'après ce que lui apprennent ses psychotiques, dans le miroir fondateur. Celui qui conjugue l'image de l'autre avec l'Autre qui soutient et acquiesce.

Cet Autre qui, dira Lacan, est le corps : le lieu de la marque, la pure présence du corps animal travaillé par l'inscription qui coupe, qui scande et ponctue. Le corps comme surface d'écriture.

Il y a du corps chez Lacan quand il affirme qu' " il n'y a pas de jouissance qui ne soit pas du corps" au point de le postuler comme "un nouveau principe". Il déploie ainsi la dialectique dans laquelle se tressent le corps, la jouissance, le sujet et l'objet déchu, fragment de corps. C'est dans les conjonctions disjointes entre corps et jouissance que corps et sujet se ségrèguent mutuellement et s'articulent de façon dépareillée.

Lacan tisse, à partir du corps freudien, ce qui, dans l'affrontement toujours traumatique entre le vivant et le langage, se tient comme une vie investie par la langue. Un corps soutenu par la "coupure qui préside à son démantèlement" ainsi qu'une image vécue qui s'efforce de

soutenir une éternité photographique dont l'inattendu de l'évanouissement symptomatique dément à chaque pas. "La jouissance incarnée par le signifiant", un autre mode de danse.

Nous pouvons en déduire qu'il existe deux "courants" automatiques : le langage et la jouissance. "Des machines" qui, malgré tout, ne sont pas homéostatiques : elles ne savent pas garder un équilibre, ni même le cibler. Elles évoluent dans la mer de la non adéquation, du non ajustement, et du malentendu.

Ces deux machines s'affrontent dans leur non rapport, chacune ruinant la mécanique de l'autre. Le langage, engendrant une jouissance qui lui sera étrangère sans recours. La jouissance, trouvant sa limite dans le rejet du langage.

De cette non rencontre découle le seul traitement possible qui la mortifie sans chercher à l'abolir - c'est-à-dire sans l'accroître.

Parce que la jouissance nécessite un traitement. Sinon, comme l'enseigne Lacan avec son mythe de la lamelle, elle reste un instinct de vie purement irrépressible, et donc mortel. La jouissance laissée à elle-même est incompatible avec la vie, elle la détruit.

Le traitement de la jouissance ne peut se faire que par ce qui l'engendre et en même temps y met un terme : le signifiant. Et sa loi : le malentendu.

Parce qu'il n'y a pas de traitement de la jouissance ni par la compréhension, ni par le disciplinaire. Ces techniques qui existent depuis la nuit des temps, malgré leur échec persistent dans les idéaux moraux et religieux de tous les temps, sous toutes les latitudes et les apparences les plus diverses. Elles dissimulent pourtant mal l'impossibilité de "limiter la jouissance" car plus on la limite, plus elle se répand. Générer la jouissance de limiter la jouissance, et ainsi de suite.

Il s'agit d'une forme de la politique sur les corps, celle qui soutient, de nos jours, le système capitaliste et le discours qui l'entretient. C'est une politique qui vise à dominer par "l'impérialisme de la biologie", pour reprendre l'heureuse expression de Colette Soler.

C'est le corps que le discours capitaliste entretient soit comme machine qui produit de la construction ou de la destruction (de l'ouvrier moderne au soldat moderne, il y a de moins en moins de distance). Soit comme machine consommatrice des jouissances qui promettent d'être éternelles et universelles. Une machine utilitaire que les politiques de l'État se chargent de dépouiller afin de la maintenir "saine" jusqu'à la dernière goutte de sang.

L'analyse trouve et propose un traitement de la jouissance symptomatique à travers le langage. La fonction de l'analyste fait place à une dimension du langage qui échappe à l'empire de la signification. En opérant selon la loi du signifiant qui fonctionne avec le malentendu, en protégeant un signifiant qui ne signifie rien et qui laisse passer le sens comme direction et mouvement.

Cela implique une autre politique du corps à partir de la reconnaissance que tout corps est politique.

Le geste freudien et les efforts lacaniens de formalisation opposent la machine utilitaire (proche de la "vie nue" proposée par G. Agamben) à la manifestation du symptôme et la cure par la parole dans le transfert. Le symptôme est porteur d'une vérité qui engendre un champ de jouissance qui n'admet pas la limitation mais le traitement, qui n'exige pas d'explication mais de déploiement, qui n'aspire pas à un bien-être débilisé mais cherche l'interprétation qui peut couper une cause désirable.

Des corps qui viennent à nos consultations, même lorsqu'elles sont données à travers des écrans ou des micros. Des corps qui ont souvent été violents en étant ignorés en tant que corps et seulement pris comme des morceaux de chair, des corps qui accompagnent les pires catastrophes subjectives. Car si le corps est pris comme une simple chair, le mal est imminent. En suivant la leçon d'Antigone, on apprend, qu'un corps, même mort, n'est pas une charogne et nécessite le traitement qu'il mérite. Ne pas lui accorder le traitement qu'il mérite est une faute qui ne peut être supportée.

Tout corps est politique parce que quelque chose dans le corps résiste même lorsque le sujet a été soumis et sa parole obturée. Corps politique parce qu'il soutient ce qui nous investit pour que nous ne soyons pas réduits à des vies nues condamnées au sacrifice.

La psychanalyse, sa pratique, son artefact, consiste à donner au corps du symptôme le traitement digne qui fait place au deuil et au désir. Soutenir cette politique peut aller à l'encontre des lois de la ville. C'est ce qui fait notre éthique et notre politique.

Mars/2022